

Un acteur Marcel Sabourin

Léo Bonneville

Number 100, April 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1980). Un acteur : marcel Sabourin. *Séquences*, (100), 62–69.



MARCEL SABOURIN

(entretien avec Léo Bonneville)

- *Marcel Sabourin, pourrait-on savoir où et quand vous êtes né?*
- A Montréal, le 25 mars 1935.
- *Comment êtes-vous devenu comédien?*
- Pendant que j'étudiais au Collège Sainte-Marie, je fréquentais l'école du Théâtre du Nouveau Monde (T.N.M.)
- *On ne vous voit pas souvent au théâtre, mais on vous voit plus souvent au cinéma.*
- Je n'ai pas fait de théâtre depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis *Ubu-roi* au T.N.M.
- *Est-ce un parti pris?*
- J'ai refusé de jouer dans environ une quarantaine de pièces. Cela pour toutes sortes de raisons très variables d'ailleurs d'une pièce à l'autre. Comme je me fie toujours à mon intuition, depuis cinq ans, mon flair me dit de ne pas jouer au théâtre.
- *Le regrettez-vous?*
- Pas du tout.
- *Pour vous, y a-t-il une différence entre jouer au théâtre et jouer au cinéma?*
- Quand on joue au cinéma, ce sont tous les aspects de la personnalité qui sont en jeu: froncer les sourcils, tourner le visage à gauche ou à droite, toutes sortes de mouvements imperceptibles au théâtre, l'intonation de la voix. Au cinéma, tout est passé comme au peigne fin par la puissance du gros plan et du plan

Quelques films auxquels a participé Marcel Sabourin en tant qu'acteur: *Le Festin des morts, Il ne faut pas mourir pour ça, La Chambre blanche, Deux femmes en or, Le Martien de Noël, On est loin du soleil, Les Maudits Sauvages, La Maudite Gallette, Les Dernières Fiançailles, J.A. Martin photographe, Ti-Mine, Bernie pis la gang, Le Vieux Pays où Rimbaud est mort.*

moyen. Au cinéma, on se sert davantage de la personnalité du comédien comme elle se présente dans la vie de tous les jours.

- *Le fait que le cinéma procède par petites scènes qui souvent au tournage n'ont pas de rapport entre elles, cela vous gêne-t-il?*
- Pas jusqu'à présent. Mais cela me gênerait peut-être dans un rôle extrêmement psychologique. Par exemple, si je n'avais pas écrit avec Jean Beaudin le scénario de *J.A. Martin photographe*, cela m'aurait peut-être gêné. Car c'est un rôle où précisément ce personnage ne faisait presque rien et de plus ne disait pratiquement rien. Évidemment chaque saute d'humeur, chaque mouvement du visage etc. auraient pu enrayer le rythme du film. En général, les rôles que j'ai connus ne sont pas assez psychologiques pour que cela nuise au personnage. Il y a peut-être *Le Temps d'une chasse* de Francis Mankiewicz pour lequel le découpage m'a un peu gêné. Mais généralement les réalisateurs essaient de tourner en continuité.

Je recherche la solitude.

- *Vous avez dit que vous aviez refusé une quantité de rôles au théâtre. En est-il de même pour le cinéma?*
- Je refuse très rarement au cinéma. Au théâtre, je refuse volontiers les pièces qui ne pas pas québécoises. Pour un certain temps encore, j'estime que le mandat premier d'un acteur d'ici, c'est de jouer dans des oeuvres tirées du milieu d'où il vient. Au cinéma tout est tout le temps d'ici. Il faut dire que je n'ai presque pas joué dans des co-productions. Comparé au théâtre, le cinéma demande peu d'énergie. En deux jours de tournage, je peux collaborer à *une oeuvre*. Il n'en va pas ainsi au théâtre où il faut répéter pendant un mois et jouer pendant un autre mois pour une petite scène qui m'est attribuée. D'ailleurs, je ne rejoins pas plus de spectateurs qu'au cinéma. De plus, comme je ne suis pas un brûleur de planches, je n'ai aucune nécessité impérative. Ce que je recherche avant tout, c'est la solitude.
- *Y a-t-il des films dans lesquels vous regrettez d'avoir joué?*
- Il y en a un seul que je ne nommerai pas. Quelqu'un, à qui je répondais ainsi, a cru deviner qu'il s'agissait de *Deux Femmes en or* parce que c'était un soi-disant film de fesses. Or, c'est loin de la vérité. Je respecte beaucoup *Deux femmes en or* qui est une caricature de certains aspects bien connus de la vie de banlieue.
- *Alors lequel des films dans lesquels vous avez tourné préférez-vous?*
- Aucune idée.
- *Vous n'avez donc pas de préféré?*
- J'ai deux préférés à cause de ce qu'ils représentent pour moi. *Il ne faut pas mourir pour ça* de Jean-Pierre Lefebvre qui m'a fait débiter vraiment au cinéma. (Il faut reconnaître que j'avais eu un petit rôle dans *Le Festin des morts* de Fernand Dansereau.) Et aussi *J.A. Martin photographe* peut-être parce que j'ai contribué au scénario et que le travail a duré deux ans et demi.

- *Quand vous écriviez le scénario avec Jean Beaudin, saviez-vous que vous joueriez le rôle de J.A. Martin?*
- Pas du tout. Je voyais un gars trapu dans le rôle de J.A. Martin et comme acteur un Claude Gauthier un peu plus gras. Durant deux semaines, Jean Beaudin passait des auditions. Il me voit avec la barbe que je ne portais pas depuis presque deux ans. Il me demande de venir le lendemain pour donner la réplique afin de trouver l'actrice pour le rôle de Rose-Aimée. Et un jour, il me demande si je ne jouerais pas le rôle de J.A. Martin. Je ne devais pas jouer dans *Cordélia*. C'est à la fin du travail sur le scénario que Jean Beaudin m'a demandé quel rôle j'aimerais jouer dans le film. Je lui ai répondu: «Pour faire changement, j'aimerais un rôle antipathique.» C'est alors qu'il m'a offert le rôle du shérif que j'ai accepté avec plaisir.

Le travail s'améliore de film en film.

- *Trouvez-vous une certaine liberté de création dans les rôles que vous incarnez au cinéma ou êtes-vous à la merci du réalisateur?*
- Je ne suis jamais à la merci du réalisateur. Ça ne m'est jamais arrivé. Il y a toujours, à des degrés divers, une très grande collaboration avec le réalisateur. Certains ne travaillent presque pas avec l'acteur, certains travaillent énormément avec lui, d'autres l'entourent de mille soins mais travaillent peu avec lui pour le métier d'acteur proprement dit. Il y a toutes sortes de qualités et de défauts qui sont mêlés ensemble. Par exemple, pour une oeuvre aussi personnelle que *La Chambre blanche*, je demandais à Jean-Pierre Lefebvre: «Est-ce assez rapide?» ou «Est-ce assez lent?» Parce que ce qu'il allait faire de telle scène m'échappait totalement et il n'y avait aucune suite psychologique dans le personnage. Je lui demandais souvent: «Veux-tu le personnage plus objectif ou



**J.A. Martin
photographe,
de Jean
Beaudin**

moins objectif? Le veux-tu récitant?» J'ajoute que j'avais auparavant beaucoup parlé du scénario avec le réalisateur.

- *Parmi les réalisateurs avec lesquels vous avez travaillé, y en a-t-il certains qui vous ont marqué particulièrement?*
- Je pourrais nommer Jean-Pierre Lefebvre, Jean Beaudin, Denys Arcand, Francis Mankiewicz, Gilles Carle, Michel Brault pour la photographie et j'en oublie.
- *Comment s'est manifestée cette influence?*
- Dans la rigueur du jeu, ou dans la grande chaleur qui se dégageait d'un plateau, ou encore dans une collaboration intime pour la démarche psychologique du personnage.
- *Face à votre travail, êtes-vous critique?*
- Non. Je ne suis pas méchant. Je m'aime trop pour être méchant. Je me critique d'une façon assez dédagée. C'est que je suis sûr que mon travail s'améliore de film en film. Dans ma vie d'acteur de cinéma, deux fois seulement j'ai insisté pour reprendre une scène et deux fois dans des films de Jean-Pierre Lefebvre. Et Jean-Pierre Lefebvre a reconnu que j'avais raison. Quand on sait que Jean-Pierre Lefebvre ne dépense pas de pellicule inutilement, on peut dire que ces reprises n'étaient pas inutiles. Dans le cas où je sens que c'est irrémédiable, je me dis que je ferai mieux la prochaine fois. C'est tout. Tout de même, je dois dire que parfois, en rentrant chez moi, je me dis: «Cette séquence, je n'en suis pas satisfait.» Cependant, soit que je me dise que je n'étais pas assez important dans cette scène pour exiger qu'on la reprenne, soit que le budget est trop réduit pour recommencer la scène, ou soit que je suis trop paresseux pour refaire ce plan. Pour ces diverses raisons, il m'arrive parfois d'être insatisfait.
- *Est-ce que cela vous déprime de devoir reprendre une scène?*
- Cela ne me gêne pas du tout. Je peux recommencer vingt fois, s'il le faut. Toutefois il s'établit un cycle. Je ne suis pas nécessairement meilleur la quinzième fois que la douzième. Mais je suis presque toujours meilleur la quatrième ou cinquième fois que la deuxième. Mais à un certain moment, arrive la fatigue. A ce moment-là, il n'y a rien à faire. Il vaut mieux arrêter pendant un certain temps.

Le métier d'acteur est un métier délicat.

- *En tant qu'acteur, qu'attendez-vous du réalisateur?*
- Qu'il ait d'abord un bon scénario avec un bon personnage que je puisse jouer.
- *Et sur le plateau?*
- Qu'il soit compétent évidemment, qu'il soit attentif à la personne que je suis, qu'il ne permette pas trop de dispersion sur le plateau.
- *Le voyez-vous autoritaire?*
- Je le vois avec de l'autorité. Sur vingt-huit longs métrages dans lesquels j'ai joué, j'ai eu une seule querelle. De petits accrochages? peut-être six ou sept. Il m'est arrivé d'engueuler un directeur de photo qui n'avait pas de respect pour l'ingénieur de son. Car s'il y a une chose que je respecte au cinéma, c'est le son.

Je n'aime pas les directeurs de la photo qui croient qu'un film c'est uniquement l'image. En général, quand je sors d'un film, je garde toujours un souvenir agréable du tournage. Comme j'ai horreur de papoter ou de fouiller dans les affaires des autres ou de perdre mon temps, j'ai toujours une chaise dans un coin où je puis m'occuper: je lis ou je fais quelque travail. Je me suis rendu compte que plus cela me vidait l'esprit, plus je me sentais neuf pour tourner ensuite.

- *Cela ne vous semble pas compliqué?*
- Parfois cela exige une mise en train plus longue et plus laborieuse. Par exemple, pour un personnage comme celui de *La Mort d'un bûcheron* ou pour celui de *Cordélia* qui sont des rôles de composition.
- *Y a-t-il des rôles ou des personnages que vous aimeriez ou que vous auriez aimé jouer?*
- Pas nécessairement. Au théâtre, oui. Entre autres les personnages de Tchekhov ou ceux de Strindberg. Et aussi les rôles de Molière.
- *On vous voit rarement dans le comique.*
- Il y a eu *Ti-Mine*, *Bernie pis la gang* de Marcel Carrière et *Il ne faut pas mourir pour ça* de Jean-Pierre Lefebvre. Aussi *Deux Femmes en or* et *Le Martien de Noël*. Il y a eu également le personnage de *La Mort d'un bûcheron* de Gilles Carle qui était traité avec un certain humour. C'était un fou tragique.
- *Et y a-t-il des réalisateurs avec lesquels vous auriez aimé travailler?*
- Je ne peux répondre à cela. Ce serait comme du racolage. Le métier d'acteur est un métier délicat. Quand je ne ferai qu'écrire, je me permettrai peut-être de solliciter de jouer avec tel réalisateur. Mais comme acteur, j'ose rarement dire au réalisateur que j'aimerais tourner avec lui. J'ai toujours attendu que le premier pas vienne de lui.



**Ti-Mine, Bernie
pis la gang,
de Marcel
Carrière**

Le cinéma a changé ma vie.

- *Êtes-vous satisfait du travail que vous avez accompli au cinéma?*
- Très. Je pense que c'est un excellent travail pour moi-même. Travailler au cinéma, cela a changé ma vie. Et cela m'a fait participer à vingt-huit films. Au théâtre, ce qu'on fait est éphémère, O.K. c'est adéquat à la vie et à la destinée de l'être humain qui est d'être éphémère. Mais tout de même, il est agréable de savoir que ta *fraise*, quand tu seras mort, va être conservée dans des petits cristaux pour quelques millions d'années!!?
- *Est-ce qu'on peut dire que vous vivez du cinéma?*
- Oui et non. Depuis quelques années, je suis plus qu'à l'aise dans mon budget. Disons depuis cinq ans. J'écris également. Ce qui m'est offert actuellement, ce sont des travaux d'écriture. Depuis deux mois, on m'a offert plusieurs scénarisations possibles. Depuis *J.A. Martin photographe*, je n'avais reçu jusqu'à cette date aucune offre de scénarisation dans le cinéma de long métrage, si j'excepte *Cordélia*. Cependant je peux dire que mon train-train me permet de faire vivre ma famille (6 personnes), mais cela ne me permet pas de mettre de l'argent de côté.
- *Trouvez-vous ce genre de vie aléatoire?*
- Je dis souvent à ma femme: «Je suis sans contrat pour le reste de ma vie.» Mais comme j'ai beaucoup de cordes à mon arc, je ne me décourage pas. Je n'ai besoin de rien. Je n'ai besoin ni du cinéma, ni du théâtre, ni de la télévision pour vivre, c'est-à-dire comme moyen de subsistance. Parce qu'on me demande sans cesse dans l'enseignement. Je pourrais faire uniquement de l'enseignement et vivre très bien. Ou je pourrais écrire et vivre très bien. Je ne m'en fais donc pas trop.
- *Avez-vous déjà songé à passer derrière la caméra?*
- Très vaguement. J'ai deux grands tiroirs renfermant des scénarios, des pièces de théâtre... au moins cinquante projets allant de 10 pages dactylographiées à 150 pages dactylographiées. Je me dis que ce serait merveilleux de faire un film et de laisser agir mon intuition. Étant très visuel, scénariste et acteur, je suis persuadé qu'en faisant intervenir ces divers talents, je parviendrais à faire des films assez originaux. Mais j'ai horreur de toute organisation technique et matérielle, de préparer des budgets, d'établir des relations d'autorité avec quiconque. Et un réalisateur c'est comme un maître après Dieu. Et cela comporte passablement d'avantages et d'ennuis. Or, les ennuis, je ne suis pas prêt à les assumer. Je laisse ça à d'autres que j'admire.
- *Comment entrevoyez-vous des co-productions avec des acteurs de différents pays?*
- Il y a bien des sortes de cinéastes comme il y a bien des sortes de cinéma. Il y a certainement au Québec des cinéastes qui ont quelque chose à dire dans le domaine de la fable et qui n'a rien à voir (ou très peu) avec le milieu d'où elle vient et où elle a été conçue. Ces cinéastes peuvent être très stimulés par un cinéma de co-production. C'est un peu comme au théâtre. J'ai toujours pensé qu'il y

avait à peu près 700 à 800 sortes de théâtres différents et au cinéma, je pense que c'est exactement la même chose. La preuve de cela, ce sont les cinéastes qui sont partis du Canada anglais et qui sont allés travailler aux Etats-Unis. On va dire que le Canada anglais se cherche. Donc n'ayant pas d'identité, ces gens peuvent voyager à droite ou à gauche. C'est peut-être un peu vrai. Mais ce n'est pas toute la réalité. Je connais des Canadiens anglais, à Toronto, qui sont dans le théâtre et qui se sentent très identifiés au Canada anglais et qui n'envisageraient absolument pas d'aller travailler à l'étranger. Mais en même temps, vous avez des cinéastes qui sont allés à l'étranger et qui réussissent très bien. Comme vous avez des cinéastes de tout pays qui sont allés travailler ailleurs et qui ont réussi.

Le danger de perdre son âme.

- *Quand vous avez travaillé pour Le Vieux Pays où Rimbaud est mort, la rencontre avec des Français a-t-elle créé des problèmes?*
- Il faut dire que les rapports sont alors moins faciles. Il y a l'océan Atlantique entre un Français de France et un francophone d'ici. Il faut reconnaître que l'équipe formée de Guy Dufaux, Jacques Blain, Jean-Pierre et Marguerite Lefebvre a senti un petit malaise. Entre Québécois, on se parlait à tort et à travers, mais les contacts étaient plus réfléchis avec le reste de l'équipe. En France, les codes ne sont pas les mêmes que ceux d'ici. J'ai l'impression que, bien employée, la co-production peut-être très utile pour un certain genre de cinéma. Il est évident qu'en France, par exemple, des auteurs comme Jean Giono, Marcel Pagnol sont des auteurs beaucoup plus régionalistes que d'autres. Donc il y a une question de degré. Et beaucoup de belles histoires se racontent sous tout continent et à toute époque. Ce qu'il y a de dangereux dans les co-productions, c'est lorsque l'on est en minorité. Déjà, on n'a pas de tradition de cinéma, ni de théâtre d'ailleurs. Et si on est en minorité, on peut se faire manger son âme. Et quand on se fait manger son âme, on n'existe plus. Et si on est deux à créer, mais qu'il n'y en a qu'un qui s'exprime, j'ai l'impression que l'oeuvre va manquer presque nécessairement de cohérence. Et quand elle manque de cohérence, l'oeuvre n'est jamais bonne.
- *Est-ce que vous trouvez que le cinéma québécois se porte bien présentement?*
- Je me souviens avoir lu un livre écrit en 1928 et intitulé «La crise du théâtre français.» Dans ce livre, on parlait d'une crise en moyenne par année dans le théâtre français de 1860 à 1928. Eh bien! je pense que, dans le cinéma québécois, il y a une crise par année depuis 1968. Pour moi, il n'y a pas de crise. Mais *sans contingentement* (et sans co-productions), on sera toujours réduit à une dizaine de longs métrages québécois par année pour répondre à la demande du marché de chez nous. Une année, il y aura 15 productions, l'année suivante, on en comptera 7 ou 6. A moins tout à coup que l'on trouve un cinéaste qui véritablement s'impose à l'étranger et intéresse les grosses maisons américaines ou françaises pour la distribution internationale. Donc des maisons intéressées à financer son prochain film au Québec en l'assurant d'un effort pour la distribution. Cela servira peut-être de locomotive et soudainement à faire marcher d'autres cinéastes dans le même sillage.